

Peut-être ailleurs

Sylvie Chaput

Number 52, Spring 1992

JE est un autre... hors de soi

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15106ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Chaput, S. (1992). Peut-être ailleurs. *Moebius*, (52), 49–53.

PEUT-ÊTRE AILLEURS

Sylvie Chaput

Finalement, après avoir noirci et jeté des pages et des pages, elle écrit ceci :

«Il y aurait du vin blanc, du vin rouge (rien d'autre à boire?), des bâtonnets de carottes (ou de céleris). Des amis (dont certains souhaiteraient être ailleurs); de très rares journalistes (qui voudraient unanimement qu'elle soit quelqu'un d'autre). Ce serait, tout à la fois, une fête et une corvée.

Le lendemain, elle ouvrirait le journal. Puis, quelques fins de semaine de suite, avec appréhension, les suppléments littéraires. Il y aurait une ou deux critiques. Advenant un miracle, son titre dans la liste des best-sellers.

Elle se serait préparée aux questions (en se demandant, comme chaque fois, pourquoi il est plus difficile de se souvenir du contenu d'un livre écrit par soi-même que par quelqu'un d'autre). Elle se serait préparée aux questions, mais il n'en viendrait pas. Ou bien oui, peut-être qu'on l'inviterait quelque part. Une recherchiste l'appellerait et lui affirmerait que sa présence est indispensable («elles disent toutes ça, et à tout le monde», songerait-elle en souriant). Elle irait. L'interviewer serait bien, aimable,

compétent, attentif à l'autre, comme on dit – ou bien il regretterait de ne pas être Pivot et truciderait son livre.

*De toute façon,
le silence et l'obscurité la blesseraient,
le bruit et la lumière tout aussi bien...»*

Elle laisse tomber son stylo. Déprimée de voir ressurgir cette obsession du juste milieu. Pas trop de silence et d'obscurité, pas trop de bruit et de lumière... Qu'est-ce que tu veux, en fait? Pourquoi cette ambiguïté fondamentale?

(Je suis et veux être un auteur moyen. Pas médiocre. Moyen.)

Elle se remet à écrire.

«Elle aurait posté le manuscrit. En ouvrant le paquet, l'éditeur aurait poussé un soupir en voyant qu'il n'était pas signé d'un autre nom. Il aurait déposé la pile de feuilles sur une boîte, à côté de son bureau, et l'aurait oubliée.

Elle lui aurait téléphoné (une fois, deux fois, trois fois?). Il aurait passé le manuscrit à ses lecteurs. Rapports positifs. Réponse affirmative. Rencontre. Où il n'aurait pas manqué d'évoquer, avec une envie mal dissimulée, les bons coups que d'autres (ses rivaux) ont réussis récemment. Il lui aurait laissé entendre qu'elle n'est pas X ou Y (50 000, 100 000 exemplaires, club du livre, série télévisée) mais lui aurait dit : «Je suis (tout de même) prêt à prendre le risque...» Elle se serait retenue de lui signaler qu'il n'est pas Z (la meilleure brochette d'auteurs, un contrat avec 10 pays à la dernière Foire du livre de Francfort)...»

Pourquoi tout ce ressentiment, tous ces détails de cuisine? se demande-t-elle. Ne devais-je pas parler de littérature? Elle songe à un vieil ami qui a cessé d'écrire et qui est en train de s'ensevelir sous les livres des autres. L'amas de livres monte, menace de devenir un monument funéraire, elle entend son ami crier dessous – ou peut-être est-il parvenu au-delà du cri? Non, elle dramatise. Pourquoi mourrait-on de ne plus écrire? Que dirait-il de cela, lui : «Je est un autre»? Lui qui parlait – comme d'une déception, d'une trahison dont on ne revient pas – de tous les écrivains qui prennent la pose, qui se prennent pour d'autres?

«Elle aurait relu son manuscrit. Décontenancée d'y découvrir une voix si pleine d'assurance, une femme plus

raide qu'elle ne l'est jamais dans la vraie vie (enfin, rarement...?). Décontenancée de découvrir que l'essayiste en elle escamote les interrogations préliminaires, les doutes qui subsistent. Que l'essayiste en elle est plus catégorique qu'elle.»

Oui, elle s'acharne trop à trouver sa propre pensée et à l'exprimer clairement. D'où des textes dans le genre coup de poing. Mais avant, après l'écriture, autour, en deçà, au-delà de ce lieu précis où elle est batailleuse, elle n'est rien d'autre qu'un lièvre paralysé par la lumière des phrases.

«Elle aurait écrit en espérant convaincre, démontrer, provoquer la réflexion, enseigner, participer au débat, émouvoir. Elle aurait voulu mettre son esprit au service de l'idée. Elle aurait essayé, aussi, de mettre l'idée en pratique, tout en sachant bien que, devant la vie, tout théoricien reste un théoricien. Mais elle n'aurait pas voulu être l'idée, être confondue avec l'idée, incarner l'idée...»

Elle ne sait trop pourquoi, elle pense à Nietzsche, pour qui elle avait, à 16, 17 ans, une passion. Question de gueule (1^{er} et 3^e sens). Elle l'imaginait gravissant une montagne, jetant les cailloux par-dessus son épaule, puis, arrivé au faîte, se transformant en arbre. Elle aurait bien aimé, alors, être un arbre (mais, réflexion faite, plutôt du genre «orme dans la plaine», Georges Dor, quoi...). Elle avait passé sa première année de cégep à pester contre ses cours (dans l'ensemble trop élémentaires, disait-elle trop carrément) et avait failli en couler plusieurs. Le superbe orgueil de Nietzsche, l'effondrement de Nietzsche...

«Elle viderait son bureau. Ferait place nette. Mettrait de l'ordre pour faire place au désordre. Rangerait l'écran, le clavier et la souris pour revenir au papier, à la plume et à l'esprit du chat. L'écriture n'est-elle pas trop rigide par excès d'obéissance à la nécessité? Il faudrait pousser une porte, une succession de portes, celles qui mènent aux histoires qui la comblent (quelque chose comme Dionysos et Apollon réconciliés). Pour voir si, elle aussi, elle ne pourrait pas raconter des histoires comme celles-là.

Faire en sorte de devenir l'autre qu'elle devine en elle, capteuse d'ondes. Peut-être, en fin de compte, «de l'autre côté du miroir» se dit-il de ce qui se trouve, de ce qui prend

forme lorsqu'on se détourne de son propre reflet. Pas de révolte. Pas de grimace. S'asseoir devant une feuille et consentir enfin à ne pas travailler, à jouer. Mais cela est aussi difficile que de marier la nuit et le jour...»

Avec l'autre, avec lui, elle a le pressentiment, le sentiment de l'autre monde, d'un autre monde. Et elle le voit, lui aussi, nu, se tourner un moment vers l'ailleurs avant de remettre sur son dos et sur sa tête le sac et la cendre de l'ici-maintenant, de l'avenir, de l'action. Parfois c'est elle qui s'attarde, parfois lui. Même à l'époque où tous les «autrement» semblaient possibles, où ce qu'il fallait faire – les penser, chercher à les faire advenir – était clair (pas facile, mais simple), tantôt elle, tantôt lui avait envie de rester dans la lune. Alors il, alors elle l'appelait à revenir sur terre. En un sens, le retour est plus difficile à présent. Peut-être est-ce parce que le chemin est plus long. Peut-être est-ce parce que la plate réalité, autour, a gagné du terrain. Peut-être est-ce l'âge. Peut-être est-ce parce qu'ils en sont à chercher d'autres mots pour dire d'autres choses.

Parfois elle a peur de la facilité avec laquelle ils pourraient accepter que l'impossible soit impossible. Décider de ne plus écrire parce qu'il n'y a pas d'échos. Ne vivre que dans cette complicité autour de l'implicite (je sais à quoi tu rêves, je sais que tu sais à quoi je rêve, l'infini existe, il nous frôle parfois, alors tant pis pour le monde, la vie n'est qu'un pèlerinage, une concession obligée à l'inessentiel, nous brûlerons la chandelle par l'ordinaire, pour raccourcir le temps qui reste avant d'être transfigurés, lumineux). Parfois elle a peur parce que cela ressemblerait à une démission par envolée métaphysique. Elle recule, aussi, devant ce qui lui paraît une erreur de raisonnement. Après tout, l'idée de l'impossible n'est pas faite que d'impossible; elle naît de ce qui a été, de ce qui a été fait, de ce qui est, de ce qui se fait. Et puis le monde est joli, parfois.

Elle a, maintenant, cette impression, presque cette conviction, que l'expérience à tenter ne consiste plus, pour elle, à penser l'autrement, mais à penser (?) autrement. Qu'elle a trop cherché à saisir (les problèmes, et ses propres idées). Qu'elle n'a pas assez laissé venir les histoires. Qu'elle n'a jamais, en écrivant, fait l'apprentissage de ce

que c'est que divaguer. Flâner. Nourrir le feu qui fait monter le levain de l'imaginaire (au bout du compte, les seuls détails de cuisine qui importent sont ceux qui sont de cet ordre).